

L'Invitation au voyage

De Romanel à Lausanne, on l'appelle la « ligne verte ». Si Sofia, sa mère adorait la Suisse, c'était pour cela : son vert dense, tellement différent des couleurs de sa ville natale, près d'Apúlia, au Nord du Portugal. Mais ce matin, dans le LEB, Rúben voyait plutôt tout en gris. Après trois mois de confinement, quelle étrange « rentrée » au gymnase, ce mardi matin ! D'abord, tous ses potes étaient dans le groupe 1, lui seul dans le groupe 2. Bon, OK, avec Tarik, qui était quand même sympa. Hier, quand il avait demandé à Artan, son meilleur copain, comment ça s'était passé, il avait juste eu comme réponse « ouais, c'était cool ».

Devant les rues qui défilent sous ses yeux, Rúben a presque la boule au ventre. Cet été, pour la première fois, ils n'iront sans doute pas au Portugal. Difficile pour sa mère de prendre des vacances, et son père a trop perdu d'argent durant le confinement. Quand il arrive devant la porte du gymnase, il a juste envie de taper dans quelque chose.

Un fléchage à suivre, des places « interdites » pour garder les deux mètres de distance... des « entrées » et des « sorties » différentes, et les consignes sanitaires énoncées par sa prof de classe qu'il sent un peu gênée. Après trois mois de vidéo-conférences, ça fait drôle de se retrouver là. Madame Bornand explique maintenant qu'il faut désinfecter sa chaise après les cours et...

-- Oui, Arno ?

-- En fait, on peut résumer tout ça en 3D : Désinfection, Désinfection et Désinfection. C'est ça, Madame ?

Rires de la classe. Sourire de la prof, toujours gênée.

-- Si vous voulez. Bon, comme je vous l'avais annoncé, on va maintenant continuer l'analyse des poèmes de Baudelaire. J'espère que vous avez pris vos livres.

Léger brouhaha, des têtes s'inclinent vers les sacs et sortent les recueils. *Les Fleurs du mal*, rien que le titre, Rúben n'est pas sûr de l'avoir compris. Et puis ça fait drôle, d'être tout seul à une table et avec ses pensées. Tarik est devant lui mais les tables semblent plus éloignées que d'ordinaire. Il hausse les épaules et ouvre son livre à la page demandée : « Invitation au voyage ». Un titre de circonstance.

Tout en écoutant le cours d'une oreille distraite, Rúben tourne les pages.

*Mon enfant, ma sœur,
Songe à la douceur
D'aller là-bas vivre ensemble !*

C'est au Portugal, lui, qu'il voudrait aller. Quelques pages plus loin, un dossier sur « l'exotisme ». C'est quand même drôle, se dit Rúben, les pages des dossiers sont en papier glacé, et les poèmes de Baudelaire sur du papier ordinaire un peu gris et mal imprimé. Il scrute les images : des palmiers, du sable, et... Rúben a un coup au cœur. Une jeune fille le regarde d'un œil accusateur. C'est Nia ! Son amie d'enfance vient-elle lui reprocher de ne pas venir la voir ? « Je deviens fou ! »

*Les soleils mouillés
De ces ciels brouillés
Pour mon esprit ont les charmes
Si mystérieux*

*De tes traîtres yeux,
Brillant à travers leurs larmes.*

Il l'attendait sur la dune qui surplombe un peu la plage en contrebas, un matin. Il avait mis un chandail, parce qu'il y a toujours du vent, et dessinait les lettres de son prénom dans le sable. N-I-A. Trois lettres, avec lesquelles on pouvait aussi imaginer le prénom brésilien N-A-I. Ou I-N-A. Un prénom magique pour une fille magique. Nia n'est ni portugaise, ni d'aucun pays, elle n'est d'aucun temps, d'aucune époque. Elle est Nia.

- Rúben ? Tu m'attends depuis longtemps ?

- Euh... Non. J'aime bien le matin, quand tout est désert.

- Moi aussi. Comme en hiver. La plage m'appartient alors.

Elle s'assit près de lui en frissonnant et tous deux se turent, le regard plongé vers l'horizon et les vagues au loin, houleuses, presque brunes. Il avait envie de lui prendre la main mais n'osait pas. Nia était son amie d'enfance, de tous les étés, mais elle semblait si lointaine. Lui retournait en Suisse et devait, chaque année, s'arracher de ces paysages tant aimés et de ces racines qui restaient siennes, même s'il était né ailleurs. Elle resterait dans ces paysages mystérieux où elle avait toujours vécu, grandi, si loin de ce qu'il vivait, lui ! Rúben l'adorait, il en était presque amoureux, mais vivait, été après été, avec la peur de briser ce lien magique qui les unissait. Peur de grandir, ou qu'un amour casse une amitié, une fraternité ! Et chaque été, le décompte des jours, et la peur de la perdre un jour...

- Viens, on va voir les moulins ! dit Nia en riant. Elle se leva d'un bond, tapota sa jupe pour en faire tomber le sable et l'entraîna vers la crête des dunes.

Les moulins s'étendaient à perte de vue et, à cette heure matinale, les touristes étaient absents. Ils marchèrent en parlant gaiement. Nia l'entraîna vers le dernier moulin de la série, qui avait triste mine.

- Ici, le vent est un peu plus fort qu'en bas, mais c'est mon coin préféré. J'adore le vent ! J'aimerais y vivre, plus tard, je l'arrangerai bien... pas toi ?

- Nia, justement, je...

Elle le fit taire d'un geste, et l'embrassa. Et Rúben se sentit fondre. Ils marchèrent encore un peu, toujours dans les hauteurs, vers les maquis et les arbres, puis retournèrent chez la grand-mère du jeune homme.

*Tout y parlerait
À l'âme en secret
Sa douce langue natale.*

Leurs âmes parlaient-elles la même langue ? Nia ressemblait à une nymphe ou une sirène, elle avait grandi entre l'eau et le vent, un peu sauvage, et vive, et changeante comme le ciel à la fin de l'été, tandis que lui grandit dans un pays sans océan, sans avoir jamais pu se sentir tout à fait chez lui ici, ni à Apúlia.

Rúben regarde encore une fois l'illustration du dossier. Non, la jeune fille tout de blanc vêtue, près du palmier ne lui en veut pas. Il sourit et tente de scruter son visage de papier glacé. Ces palmiers, cette nature foisonnante... Lui, ce sont des dunes d'Apúlia et leurs moulins dont il rêve.

Discrètement, il sort son Natel de son sac. Il a envie de revoir une photo de Nia, l'été dernier. Presque envie de pleurer. Et là, nouveau coup au cœur : Nia vient de lui envoyer un message Whats app et son sourire s'affiche sur l'écran de verrouillage. « SlT, tu C pa koi ? »

Rúben déverrouille rapidement le Natel et le coince entre ses genoux. « Cet été, c'est moi qui viens te voir ! Je viens avec mon oncle, qui va aider Maúricio à l'atelier. Je veux découvrir chez toi, Romanel, j'adore ce nom magique, je veux connaître ton immeuble bleu, la forêt derrière, et voir tout ce dont tu me parles depuis longtemps. »

Rúben doit se retenir de ne pas crier. Il lève un visage rayonnant vers le tableau et la prof. Nia va venir ! Nia va venir ! peut-être la magie opérera-t-elle et unira leurs deux univers ? Les quatre semaines qui le séparent des vacances vont passer bien vite, désormais...

*Les soleils couchants
Revêtent les champs,
Les canaux, la ville entière,
D'hyacinthe et d'or ;
Le monde s'endort
Dans une chaude lumière.*



Henri Pierre Léon Pharamond Blanchard. *Paul et Virginie*, 1844, oil on canvas